



Textes choisis
« Polar du Sud »
octobre 2008

Pôle Langues et Littérature
Médiathèque Intercommunale Ouest Provence - Miramas

Serge Yves Ruquet

S.Y. Ruquet est né en Algérie en 1953 où il reste peu de temps. Il arrive en Provence en 1970.

Passionné de théâtre, il rejoint l'équipe d'animation de Marcel Maréchal en 1976, crée son propre théâtre : « Le théâtre de l'Apostrophe », « qui doit rentrer dans une 2CV, comédiens y compris.» Il suit une formation de « Gestion des organisations culturelles » : comédien, pianiste, compositeur, informaticien...puis c'est la rencontre avec les Editions Jigal et la publication en 2006 de « Frères d'armes » salué par la critique.

En 2008 « Marseille sur maire » reçoit le Prix du zinc.

Extrait de « Marseille sur maire » (2007)

« ... la langue française, le jeune, c'est sa passion. Sa gourmandise. A tel point qu'il passe son temps à se forger son propre vocabulaire.

Ganymède, c'est un satellite de Jupiter. Théo a trouvé ça un jour par hasard, sur internet, alors qu'il se cherchait un nom d'artiste. Ganymède est composé de glace, exclusivement. Alors, depuis ce jour-là, le Black a décidé que « C'est Ganymède » signifierait « ça caille ! ».

Bien sûr, avec ça, il n'est pas toujours facile de le comprendre.

Surtout hors contexte.

Et encore plus quand on s'appelle Morel.

Mais Théo s'en fiche. Le langage, c'est sa vie. Son empreinte. Sa liberté.

Alors, sa façon de parler, pas question qu'on y touche... »



« Je n'avais jamais croqué d'écrivain. C'est naïf, un écrivain. Comme les autres, il m'avait draguée sur Internet, et je lui avais, comme aux autres, fixé rendez-vous au pied de la tour en forme de gaufre. Celle qui, déjà, m'avait porté bonheur tant de fois. Il est arrivé en noir et blanc, pour m'impressionner parce que, disait-il, il écrivait des polars, et que les polars, ça s'habille en noir et blanc. Il a pris la pause, les mains dans les poches, l'air viril. « Alors poupée, tu montes ? » L'instant d'après, il avait disparu, et le monde sur la gauche, avait pris mes couleurs. Les couleurs de la nuit. Je l'avais croqué. Comme les autres. »

Serge Yves Ruquet, septembre 2008

Annie Barrière

Née à Marseille, Annie Barrière est successivement enseignante, journaliste hippique, fonctionnaire à la poste avant de commencer à écrire.

Elle écrit d'abord du théâtre, des articles sur la peinture avant de se lancer dans l'écriture romanesque.

Ce sont des auteurs comme Chandler, Mac Donald, Connelly, Westlake... qui lui ont donné envie d'écrire du polar.

Tout en refusant l'étiquette de « Polar Marseillais », Annie Barrière écrit sur sa ville, une ville qu'elle connaît bien, qu'elle décrit avec justesse, sans forcer sur le cliché.

Son roman « Chien des quais » a reçu le prix « Polar de la ville » en 2005.

Extrait de « Une belle ville comme moi » (1999)

« ... J'ai traîné autour du port, devant les restos éclairés au néon, où des couples échoués là par hasard dévisageaient avec stupeur la moitié de langouste posée dans leur assiette, tandis que sur le trottoir, des pseudos-maîtres d'hôtel vous faisaient miroiter les délices de leur bouillabaisse en vous attrapant par la manche, comme un souteneur soulèverait la jupe de ses filles pour que vous puissiez juger de la fraîcheur de la marée. Il y avait de quoi vous couper l'appétit.

De toute façon je n'avais pas faim... »



« Il avait faim. Ça faisait des heures qu'il attendait, assis près de la fenêtre, dans la chambre seulement éclairée par le néon bleu de l'hôtel. Il rêvait d'un plat de spaghetti aux palourdes, comme on en servait dans le restau au bout de la rue. Il avala une lampée d'alcool, et au moment où il revissait le bouchon et rangeait la fiasque dans sa poche, il l'aperçut qui traversait la place. Elle s'arrêta pour allumer une cigarette. C'était une belle soirée d'été, avec un peu de vent qui charriait l'odeur de la mer. Elle ne semblait pas pressée de rentrer, mais à présent il s'en fichait. Et même, il trouvait dans l'ordre des choses qu'elle tire une dernière taffe, celle du condamné. Quand elle traversa la chaussée et disparut à l'intérieur de l'hôtel, il fixa le silencieux au bout du pistolet et alla guetter le bruit de ses pas derrière la porte. Ensuite il irait bouffer, mais pas au bout de la rue. Dommage, ils faisaient les meilleurs spaghetti aux palourdes de la ville »

Annie Barrière, septembre 2008

André Fortin

André Fortin est né en Algérie en 1946. Juge d'instruction, conseiller à la cour d'appel, l'auteur situe ses intrigues dans un milieu qu'il connaît bien, le milieu politico-judiciaire, et dans une ville qu'il habite et qu'il aime, Marseille. Il dénonce la corruption et les compromissions, avec une maîtrise de l'écriture alliant précision et humour.

Extrait de « Deus ex massilia » (2008)

« ... C'était la chienlit, le souk, le bordel, le grand estrambord quoi ! De mémoire de Marseillais bien informé, on n'avait jamais vu ça ! On ne savait plus qui faisait quoi dans l'underground marseillais. Les flics étaient désemparés. Alors que depuis peu on pouvait trouver des fonds tout à fait légaux pour rémunérer les indics, il n'y en avait plus, d'indics ! Ou plutôt ils étaient creux, ou quand ils se donnaient du mal, ils étaient au mieux évasifs... »



« A Marseille, majesté d'un palais en perspective qui n'est que de justice et donc orgueilleux mais pauvre. Un crâne qui s'insère entre deux colonnes doriques, probablement à l'écoute de ce qui se dit là-bas derrière et gonflé aussi d'une imagination qu'on espère fertile. A droite, entre ombre et lumière, les personnages devenus, sans doute après un passage salutaire devant les hommes en noir, des angelots qui, très vite, trop vite, osent mener la danse et damer le pion à l'auteur. Ce sont des gens que l'on crée de toute pièce, que l'on enfante dans la douleur et qui, une fois dans la place, font leur propre loi et l'imposent à leur créateur. D'ailleurs, parce qu'ils sont souvent facétieux, s'ils pouvaient, d'une pichenette ils le pousseraient dans les eaux douteuses du bassin, histoire de le ridiculiser... Mais gare ! N'allez pas trop loin, marmousets, car il a sur vous droit de vie et de mort ! »

André Fortin, septembre 2008

Serge Scotto

Né du côté d'Endoume en 1963, Serge Scotto renonce très tôt à un poste d'instituteur pour se tourner vers le monde de l'art et de la nuit. Artiste multi-fonctions, il se définit lui même comme un « Punk classique ». On lui doit plusieurs romans policiers et aussi des chroniques, savoureux billets d'humour, par l'intermédiaire de son chien « Saucisse ».

Extrait de « Nous serons les rois de Marseille » (2004)

« ... Il s'éclipse comme la lune dans la nuit marseillaise, délavée par les lumières pisseuses de la ville.

Nikita marche au hasard. Son pas ne le mène nulle part, du côté des remparts, où il se perd dans les ruines en friche. Nikita s'assoit pour fumer. Tapi dans l'ombre herbue de son promontoire, il a vue sur la mer étoilée au néon qui clapote entre les bateaux à quai. A bâbord, là-bas dans l'eau noire du large, à l'embouchure du Vieux Port, le palais du Pharo s'arrache avec orgueil à ses jardins, pareil à la figure de proue de la ville à ses pieds; tout le Marseille que Nikita chérit s'étend là, telle qu'une femme à étreindre. Il semble qu'il lui suffirait d'étendre les bras, comme ça... Mais Nikita n'attrape que de l'air. Il a bien cru, pourtant, un instant tenir Marseille au creux de la main... »



« Il existait sur le chemin de l'école une tranche de maisons remarquables, perchées sur une avancée de roche blanche sans doute indestructible, et qui excitaient notre imagination bourgeonnante. Il faut dire qu'il était impossible pour nous de ne pas les voir tous les jours, à moins de courber le dos sous le poids d'enclume de nos cartables...

C'était moins que de véritables maisons, un alignement de cabanons de guingois et disparates, qui semblaient avoir été accrochés là par quelques castors humains...

Qui avait permis de construire ? Avait-on en des temps anciens seulement eu besoin de demander la permission, comme pour aller faire pipi pendant la classe ?

Mon frère, mes cousins et moi nous demandions bien quels étranges personnages pouvaient vivre là, dont on apercevait parfois la silhouette furtive derrière des vitres obscures... Quelque vieille sorcière, ou l'un de ces messieurs qui donnent des bonbons aux enfants, friandises qu'il est recommandé de ne jamais accepter... Un gangster, peut-être, un poète ou un genre de clodo avec des chats et sa mère morte empaillée dans un fauteuil... ? En tout cas quelqu'un de bizarre, des gens pas comme papa et maman, tata et tonton qui mènent une vie normale, vivent en HLM, travaillent la semaine et nous obligent à aller à la messe le dimanche.

On accédait à la venelle pentue par un long escalier que je n'ai jamais osé emprunter avant d'avoir trente ans, un jour de promenade sur les traces de mon enfance. Ces

maisons moches n'avaient en fait rien de mystérieux, mais ont toujours de la gueule, je trouve... Qui y habite aujourd'hui ? Mon chien et moi, par exemple, et nos fenêtres donnent sur la cour de mon ancienne école communale.

Pendant la récré, un gosse qui me ressemble et qui aime lever les yeux au dessus des murs, se demande peut-être qui est ce drôle de type qui étend du linge. »

Serge Scotto, septembre 2008

Gilles Del Pappas

Del Pappas est un vrai Marseillais né en 1949, dans un quartier populaire de la ville. Il rejoint l'écriture par la photographie et le cinéma. Passionné de voyages et amoureux de sa région, c'est un univers chaleureux que l'on retrouve dans ses livres : odeurs, chaleur, humour, amour de la vie. Del Pappas écrit avec le cœur. En 2002, il a reçu le Grand prix de Provence pour l'ensemble de son oeuvre.

Extrait de « Le royaume de dégun » (2000)

« ... Le soleil se lève et éclaire en ombre rasante le Vieux Port. Ouais, il avait changé, bizarrement il lui semblait plus riquiqui.

A l'époque des bateaux à voiles, quand les bâtiments étaient tellement nombreux qu'on ne voyait quasiment plus l'eau, la rade paraissait immense.

Faut dire qu'avec le temps, il s'était élevé, alors... Peut-être les choses rapetissent quand on les voit de plus haut ? Il sourit, ferme les yeux... »



« On peut se demander comment elle est arrivée jusque sur ce toit en pente.

- Qui êtes-vous ?

Sourire doux, cheveux de soie et œil de velours, noir et entendu.

Ça me déstabilise.

- Mais, mais... que faites-vous chez moi ?

J'ai été surpris, je n'ai pas l'habitude de recevoir sur ma terrasse des girelles en robe de soirée. Un chicoulon ringarde, mais bien gaulée. A ma question, elle hausse ses épaules charnues et nues, signifiant par là sans doute que tout cela est stupide.

Je crois d'ailleurs l'entendre...

- Mais mon bon, tout cela ne présente réellement aucun intérêt !

Je suis un garçon plutôt gentil, mais la cagolette commence à m'esbouriffer les roustamboffis et ce, malgré les longues gambettes qu'elle croise gentiment l'une contre l'autre. Et que les choses soient bien claires, je n'y reviendrai pas... je n'entends pas crisser le nylon érotique !

Premièrement parce que l'on est en été et ce serait foutrement suicidaire de se coller sur les jambes un collant et même pire des bas avec tout l'attirail, porte-jarretelles, avec la chaleur qu'il fait... et deuxièmement parce que ne suis pas spécialement attiré par ces fanfreluches... et que je suis réellement en train de me demander si cette apparition extraordinaire n'est pas en fait la création de mon cerveau malade.

- Bon, d'accord, je suis un homme des bois, mais vous n'êtes pas le petit chaperon rouge, tout de même.

La seule réponse me vient des gabians qui là-haut font leur sarabande d'enfer.

- Croa, croa, croa...

Des corbeaux qui pleurent leurs couleurs perdues au lavage... disparue l'anarchie, à

la lessive trop forte du cagnard qui vient de se coucher.

Autour de nous, hormis ces volatiles, c'est le calme plat. Marseille oscille entre la fin de la journée et le début de la nuit, elle vit pleinement son rayon vert pénardos. Sans à-coups.

Et moi, qu'est-ce que je fais debout devant cette galinette à la peau dorée ?

L'espinner ?

En espérant très vaguement que le tissu qui recouvre le carré de peau sacré se mette pour on ne sait quelle raison à s'envoler comme si par la force de ma volonté, un bref, mais violent coup de mistral survienne et...

Déshabiller mes fantasmes. Je suis un vrai pistachier ! »

Gilles Del Pappas, septembre 2008

Philippe Carrese

Philippe Carrese est né à Marseille en 1956. Il évolue dans le monde du cinéma, c'est un passionné de musique et de bandes dessinées. Amoureux fou de sa ville natale où il vit, il se lance dans l'écriture de chroniques marseillaises en forme de polars à l'humour caustique. Il aborde tous les sujets qui font de cette ville un monde à part : la politique-aïoli, l'économie parallèle, le quotidien des quartiers populaires. Il est l'un des principaux acteurs du renouveau littéraire marseillais.

Extrait de « Trois jours d'engatse » (1994)

« ... Et si tu es un fioli, un jambon ou une estrasse mondaine de Saint-Giniez, arrête de faire ta précieuse et laisse tomber l'accent pointu... ça donne l'air ensuqué et de toute façon, un jour ou l'autre, ça t'échappe malgré toi et tu redeviens ce que tu as toujours été : un vrai Marseillais... »

Jean Contrucci

Jean Contrucci est né en 1939 à Marseille. Il est journaliste et auteur de romans policiers. « La poisse », son premier roman écrit en 1981 est adapté pour la télévision sous le titre de « Pris au piège » et reçoit le grand prix international au festival du film policier de Cognac. Il publie de nombreux autres romans ainsi qu'une série de polars historiques sous le titre : « Les nouveaux mystères de Marseille »

Extrait d'interview (www.massalire.com)

« Le polar, pour moi, c'est un genre majeur, parce qu'on peut tout faire passer à travers une histoire policière : critique sociale, politique, économique et parce que les règles imposées par le genre vous obligent à la rigueur. On ne traîne pas en route. J'ai horreur des temps morts romanesques. Le tempo de l'histoire est mon obsession. J'ai toujours peur de m'emmerder en cours de route. Et d'emmerder les autres... »



« Comme un atlante fatigué, il se tenait appuyé contre les pierres roses et tièdes de la tour du Roi René, immobile dans la lumière du couchant. Le crépuscule rose et bleu, l'éclat du projecteur encastré dans la pierre de la promenade, qui l'éclairait en contre-plongée, donnait à sa silhouette immobile et discrète une allure étrange, à la limite inquiétante. Au loin, de l'autre côté de la passe du port, sur le promontoire de la tête de More, dressé dans sa barque disloquée, le naufragé du monument des morts en mer, le bras haut-levé, semblait lui faire signe.

Qu'attendait-il, là, solitaire et mutique, comme perdu dans ses pensées. L'occasion d'une rencontre ? Un mauvais coup à faire ?

Non. Tout simplement l'inspiration »

Jean Contrucci, septembre 2008

Alexandre Clément

Alexandre Clément, universitaire et économiste a écrit un premier roman « Sournois » qui a reçu en 2007 le Prix marseillais du polar. Il a choisi le polar comme mode d'expression car il trouve que ce genre littéraire permet une grande liberté du langage et un ancrage dans la réalité. Dans le polar dit-il : « Il y a un côté ironique, une façon de regarder la vie avec détachement qui me convient plutôt que le ton compassé des auteurs de romans à thèse. »

Extrait de « Sournois » (2007)

« ... C'est la fin de l'après-midi et je ne sais plus trop bien où aller. J'ai viré toute la journée, à gauche, à droite, sans trop savoir où me poser. Maman s'est tirée à la fin de l'hiver, et aujourd'hui je n'ai même plus d'endroit où pieuter. Les services H.L.M. m'ont laissé tranquille seulement pour quelques mois, mais ensuite ils se sont aperçus que le loyer ne rentrait plus.

Il m'ont d'abord demandé si je savais où ma mère était passée. J'aurais été bien incapable de leur dire quoi que ce soit.

Elle s'est barrée sans rien me dire, comme ça, du jour au lendemain. Au début du printemps, les autres requins des HLM sont revenus à la charge pour murer la porte d'entrée de l'appartement et je me suis retrouvé finalement à la rue, comme le dernier des clodos. A maman je ne lui en veux pas vraiment, sauf peut-être qu'elle n'aurait jamais dû arriver jusqu'ici. Ici, elle ne sortait pas, surtout avec un gosse comme moi sur le dos ! ... »



« Je voulais dans un premier temps me débarrasser des pesanteurs de la famille. Pour moi, c'était comme un boulet qui m'empêchait de fonctionner comme je l'entendais. J'ai pris la direction du Vieux Port en passant par la place Sadi Carnot. Sur la rue de la République c'était toujours le même trafic et ça puait les odeurs de benzine réchauffées. Mais j'aimais bien descendre vers le port par ce chemin, croiser les gens qui s'agitaient comme s'ils avaient des choses importantes à faire. Avoir la perspective du Vieux Port avec ses bateaux bien rangés dans ma ligne de mire, ça me donnait du baume au cœur. En fait, je n'avais pas de but précis. Ça me faisait du bien de marcher dans la ville et de voir la mer, d'en sentir les odeurs, de me sentir libre. Je suis passé devant le bar de la Samaritaine, l'endroit n'avait pas changé, il y avait pas mal de monde à la terrasse, mais personne que je connaissais. Il faisait beau malgré l'automne qui était bien avancé et le soleil rendait les Marseillais euphoriques.

Sans trop y penser, je faisais mécaniquement le tour des bars de la ville, comme si j'étais programmé pour ça. J'en avais pour des kilomètres à me farcir tous ces bars à voyous, en allant de la rue de la République jusqu'au Fort Saint-Jean, il y en avait un tous les deux mètres »

Alexandre Clément, septembre 2008, *Extrait du Roman de Tony, à paraître*

Maurice Gouiran

Maurice Gouiran est né en 1946 au Rove, près de Marseille. Il passe son enfance dans les collines de l'Estaque et obtient un doctorat en mathématiques. Il publie en 2000 son premier polar « La nuit des bras cassés ». Depuis, il a écrit de nombreux romans dans lesquels il aborde les thèmes qui lui sont chers : l'histoire et les injustices de notre société. Son style incisif et ironique l'inscrit dans la grande lignée des auteurs de polars noirs satiriques. Il a reçu de nombreux prix pour ses écrits.

Extrait d' interviews

« ... J'ai toujours aimé l'écriture mais je dois avouer que c'est la vague du polar marseillais qui m'a incité à rédiger une petite histoire et à l'envoyer chez des éditeurs. A Marseille, les gens n'hésitent pas à tout déballer sur la place publique . Ici, pas de place pour l'hypocrisie. La seule différence entre les bandits d'ici et d'ailleurs, c'est qu'à Marseille ils n'hésitent pas à se vanter de leurs méfaits dans les bistrots... »



« Plutôt qu'un détective ou qu'un flic, j'ai choisi comme héros récurrent de mes polars un bistrot. Un bistrot de l'Estaque. Car ce quartier vit avec la mer. Toutes les fenêtres de ses maisons étroites s'ouvrent sur la grande bleue. Ici, nul n'a besoin de voyager, il suffit de s'accouder au moindre muret et d'observer le va-et-vient des cargos pour emplir sa tête de mille aventures. L'Estaque est un port mais aussi un creuset où les vagues successives d'immigration se sont entremêlées depuis un siècle et demi pour créer et nourrir une spécificité propre. Les grands chantiers du début du XX^{ème} siècle – la voie ferrée du littoral, le canal du Rove -, les usines de Riaux et les tuileries de Saint-Henri ont transformé cette calanque rupine, où les bourgeois marseillais possédaient leurs résidences secondaires, en quartier populaire. Pourtant, le site n'a pas changé. Il suffit de se balader dans la colline pour retrouver Cézanne, Braque, Dufy ou Derain. Le massif de la Nerthe qui couronne l'Estaque est trop souvent mésestimé au profit de la côte, c'est pourtant vers lui que lorgnent aujourd'hui les promoteurs immobiliers, ces vautours du XXI^{ème} siècle. Amis lecteurs, pour moi, l'Estaque concentre tout ce qui fait l'originalité des pays méditerranéens. Plus que les bleus du ciel et de la mer, plus que l'huile d'olive et le vin, plus que la galéjade et la pétanque, plus que la pêche et le pastis, ce qui importe ici c'est la famille, c'est la nostalgie du pays quitté, c'est le manque de fric, c'est le clan, des notions qui renvoient inmanquablement à des moteurs puissants de polar: la vengeance, la fraternité, la haine. Ici, même les friches industrielles ont une magie. Parce qu'elles s'ouvrent sur la mer, une mer infiniment bleue, une mer qui, au-delà des digues et du Frioul, jette un pont vers nos frères de la Méditerranée, leurs guerres, leurs tyrans, leurs misères et leurs récits. Et lorsque la nuit tombe, lorsque la ville au loin scintille, cette magie déborde naturellement jusque dans nos pages. »

Maurice Gouiran, septembre 2008

François Thomazeau

Né à Lille en 1961, François Thomazeau est un Marseillais d'adoption. Il exerce à Paris son métier de journaliste sportif. Auteur de romans noirs, il fait parti des pionniers de la vague du polar marseillais. En 1995, il publie « La faute à Dégun » qui devient l'un des premiers néo-polars dont l'histoire se situe dans la cité phocéenne. De nombreux auteurs vont s'engouffrer dans la brèche et relancer par le biais du roman noir, la littérature populaire de Marseille.

En 2000, avec plusieurs amis, il fonde les éditions « l'Ecailler du sud », permettant ainsi à de nouveaux talents de sortir de l'ombre.

Extrait de « La faute à dégun » (1996)

« ... Ce soir, c'est un vent de second ordre, un vent des quartiers qui nous tient compagnie. Il emmène dans son maigre sillage toutes les odeurs de la ville, celle du four de chez Chichoi, l'aigreur de la harissa des guérites à sandwiches du centre ville, le fumet de la bouillabaisse de chez Péron, en bas sur la corniche, l'acidité du citron vert dans un cocktail au Petit Nice, les gaz d'échappement des décapotables, des cyclomoteurs, du bus 21 et surtout, surtout, l'odeur âcre du sable blanc du stade de l'US Endoume, du cuir trop souvent frappé, la froideur du ciment des HLM qui l'entourent et tiennent lieu de tribunes. Il charrie une odeur de poisson mort, qui vient sans doute du restaurant chez Fonfon, en contrebas, plutôt que de la mer, qui vacille là-bas... »

Tito Topin

Tito Topin est né en 1932 à Casablanca. Il est surtout connu pour être le créateur de la série « Navarro » à la TV. C'est un touche à tout : publicité, graphisme, écriture de scénarios et romancier. Auteur d'une vingtaine de romans, il a reçu de nombreux prix, dont le prix de la littérature policière. Il est également « grand jury du ministère de la Culture pour l'Audiovisuel et chevalier des Arts et des Lettres »

Extrait du roman « Shanghai Skipper » (1986)

« ...Le soleil avait complètement disparu derrière les peupliers qui paraissaient tremper dans le Rhône à présent. Un chien brun fouissait un tapis de feuilles humides avec énergie. Je vais changer le papier peint de ma rétine, la ressortirai là-bas, au Paraguay. J'avais besoin de changer le papier peint de ma rétine, répondra-t-il aux petits curieux qui ne manqueront pas de le questionner sur les motifs qui lui auront fait quitter la France..."



« Je vais mourir. Je vais mourir en automne et les paquebots mugissent dans le port mais ce n'est pas pour protester, je vais mourir et j'ai mal et elle a oublié de venir. Je le dis toujours à Magali, arrête de faire des rêves en couleurs, arrête de faire tourner les moulins de don Quichotte, la vie ce n'est pas ça. La vie c'est un lit dans la pénombre et c'est des persiennes qui laissent passer des langues de lumière douce et c'est la chaleur de nos deux corps nus et c'est des mots d'amour, des mots d'avenir à nous, et pas des mots d'avenir pour tous.

Je vais mourir en automne et la nature s'en tape et la nuit est noire, le ciel de zinc et la Méditerranée de chrome. Je vais mourir et la cartomancienne de la rue de Lorette ne me l'a pas dit, elle m'a dit je vois celle que tu aimes au milieu de milliers d'hommes mais elle ne voit que toi. Celle que j'aime s'appelle Magali, elle milite pour le futur de je ne sais pas qui, elle est de tous les combats et moi je n'ai plus d'avenir. Je vais mourir, je vais tuer son chien et me tuer après, elle n'est pas au rendez-vous sur ce quai de Marseille. »

Tito Topin, septembre 2008

Les textes signés des auteurs, datés de septembre 2008, ont été rédigés par ceux-ci sur invitation du photographe Claude Almodovar, pour la manifestation « Polar du Sud ».

Les extraits ont été choisis par les bibliothécaires de la Médiathèque de Miramas.

MÉDIATHÈQUE
INTERCOMMUNALE
Ouest Provence